Document generated on 08/06/2025 11:35 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Quelques poètes polonais de la modernité

Number 61, Fall 1995

Littérature polonaise

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19713ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1995). Quelques poètes polonais de la modernité. *Nuit blanche*, (61), 44–55.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jan Lechon

un poète qui n'utilise pas les effets. Il s'agit donc d'une poésie dans laquelle l'authenticité est visible. Je ne veux pas dire que Salvador Dali n'est pas authentique. J'ai traduit Machado sachant qu'on peut le tuer en le traduisant et en faire un poète secondaire justement parce qu'il ne privilégiait pas les effets et qu'il contestait ce qu'il appelait l'éclectisme de Garcia Lorca. L'authenticité qui est représentée par Machado est un commencement, c'est la voix que Jorge Guillén distingue du corps. L'authenticité correspond pour moi à la voix. Mais on ne peut pas mesurer ou entendre la voix d'un poète classicisant et celle d'un poète d'avant-garde de la même manière. Pensez à Mallarmé et Artaud. Comment comparer leurs voix ? L'authenticité est la seule mesure. Si Claudel vous dit qu'après avoir lu Rimbaud il s'est converti, nous ne pouvons qu'accepter ce qu'il nous dit. Il n'y a aucune raison de prétendre que ce n'est pas authentique. On peut être d'accord ou non, ça c'est une autre question. Mais l'authenticité ne laisse jamais de doute. NB

* Artur Miedzyrzecki est Président du PEN Club polonais, Vice-Président du PEN international et, depuis 1989, Président de l'Alliance des associations littéraires, culturelles et scientifiques de Pologne. Parmi les prix qu'il a reçus, mentionnons le Harvard International Seminar Fellowship (1965), le Prix du PEN polonais (1970), le Thornton Wilder Prize (Columbia University, 1986) et le Prix littéraire Juszykowski (New York, 1988). Il a publié plusieurs recueils de poésie, des essais littéraires, des récits en prose et de nombreuses traductions de poètes français, anglais, espagnols, italiens et russes dont plusieurs ont été réunis dans ***Rimbaud, Apollinaire i inni*** [***Rimbaud, Apollinaire et autres***], Warszawa, Czytelnik, 1988. Il a d'ailleurs remporté le Prix de traduction de la Fondation d'Hautvilliers à Paris en 1978.

Tadeusz Konwicki

1. On trouve la traduction en français de cette allocution d'Andrzejewski dans son roman ***La Pulpe***, trad. par Jean-Yves Erhel, Gallimard, 1980, p. 544. Jan Kochanowski (1530-1584) est le fondateur de la poésie polonaise. Adam Mickiewicz (1798-1855) est le plus célèbre poète polonais. Il est entre autres connu pour ***Le livre de la nation et des pèlerins polonais***, trad. par l'auteur et ses fils, L'Âge d'Homme, 1982. Quant à Stefan Zeromski (1864-1925), il est l'auteur d'une œuvre vaste, riche et extrêmement critique de la société polonaise.

2. ***Polska Zjednoczona Partia Robotnicza***. Il s'agit du Parti ouvrier unifié (POUP) qui conserva le pouvoir en Pologne de 1948 à 1989. De 1956 à 1970, le PZPR, fut dirigé par Wladislaw Gomulka, de 1970 à 1980 par Edward Gierek, en 1980-1981 par Stanislaw Kania et finalement, de 1981 à 1989, par Wojcieh Jaruzelski.

3. Miedzyrzecki a raconté cette réunion historique dans son livre ***La même ville, le même amour***, Warszawa, Czytelnik, 1992.

4. Sur Stanislaw Ignacy Witkiewicz, voir ***S.I. Witkiewicz. La poétique de l'inassouvissement***, par Michel Peterson, « L'univers des discours », Balzac, 1995.

Quelques

Présentations et traductions de
Wladimir Krysinski

Czeslaw Milosz

Les historiens et les critiques de littérature rappellent que la poésie de Czeslaw Milosz (né en 1911), qui a reçu en 1980 le Prix Nobel de littérature, a été marquée par le courant catastrophiste, et que Czeslaw Milosz est un poète classique. L'un et l'autre constats disent assez peu et ne saisissent que superficiellement le sens et la forme de sa poésie. En fait, Czeslaw Milosz n'est classique que dans la mesure où il y a dans sa poésie une persistance des thèmes atemporels et transhistoriques comme l'amour et la mort, comme l'angoisse existentielle et le temps, comme l'histoire et l'art. Au-delà et en deçà de ces thèmes, il y a une imagination et une distance souvent ironique, une position discursive de *wit* rappelant la poésie métaphysique anglaise où toutes les surprises et tous les enchantements sont permis. Czeslaw Milosz est, ou il était, catastrophiste, puisque sa poésie des années 30 exprime dans une splendeur d'images et de métaphores sa préoccupation, son pressentiment et son attente de la catastrophe qui allait se produire en 1939, l'éclatement de la Seconde Guerre. Czeslaw Milosz est un poète protéiforme d'une vitalité exceptionnelle. La poésie qui suit l'année 1980 est variée, puissante, complexe et directe, ses souffles chantent la beauté du monde et la mémoire du poète qui revient souvent à son enfance et à l'espace de bonheur qu'était pour lui sa Lithuanie natale. Ce qui frappe dans la voix et dans les formes très variées de cette poésie, c'est le retour de la question : « Qui suis-je ? », « Qui étais-je ? » La poursuite donc d'une quête identitaire et d'un étonnement existentiel. Le puits de la mémoire et l'interrogation éthique définissent peut-être le mieux la présence intense du *je* lyrique qui ne cesse d'interroger le monde, sa mémoire et de s'interroger face au temps. La poésie de Czeslaw Milosz est reconnaissable par son ton unique où la sincérité voisine avec l'ironie et où la beauté du monde est dite simplement, mais avec une sensualité incomparable. Le poète a le génie d'évoquer l'instant et le lieu. Sa poésie est profondément chronotopique. Elle est aussi épiphanique (comme le critique Jan Blonski l'a bien observé et analysé) puisque le surgissement d'images chez lui a, tout comme dans les processions et dans les rites religieux, une force assomptive. Lire Czeslaw Milosz, poète et essayiste, c'est parcourir la topographie physique et sensuelle du monde ; c'est aussi s'aventurer dans l'espace complexe de l'intériorité humaine. Cette dernière n'est nullement la célèbre « Innerlichkeit » romantique, c'est plutôt un observatoire d'où les regards sont jetés par le poète vers tous les coins du monde, de l'histoire et de la mémoire.

poètes polonais de la modernité

Ces voix qui parlaient à travers moi
Sont miennes et ne sont pas les miennes, entendues de loin.

Mais qui suis-je maintenant, moi-même, le vrai moi,
Autre que les chœurs grecs et les échos renvoyés ?

Ainsi dois-je commencer par le commencement,
Me libérer des rêves, illusions du siècle ?

Sur ces rives où se tait la dispute et le vacarme des juges
Et je retourne parmi les gens depuis longtemps oubliés.

In *Chroniques*, du cycle « Pour Héraclite » (1984-1985).

LEÇON IV

Avec la réalité que ferons-nous ? Dans les paroles où se cache-t-elle ?
À peine apparue, elle disparaît. D'existences innombrables
Qui tombent à jamais dans l'oubli. Des villes sur les cartes
Sans visage, dans la maison tout près du marché, au premier étage
Sans ce couple dans les buissons à côté de l'usine à gaz.
Saisons qui retournent, neiges de montagnes, mers,
Le globe terrestre qui tourne tout bleu,
Et ceux qui couraient dans le feu de canons se taisent,
Ils attrapaient de leurs corps la motte de terre pour qu'elle les sauve ;
Et ceux qu'on exportait de leurs maisons à l'aube,
Et ceux qui s'échappaient d'au-dessous d'un monticule de corps ensanglantés.
Et moi ici, instructeur de l'oubli,
Enseigne que la douleur passe (car c'est la douleur des autres),
J'essaie de sauver encore dans mes pensées mademoiselle Hedvige.
Une toute petite bossue, bibliothécaire de profession,
Qui a péri dans l'abri de ce bâtiment
Qu'on croyait sûr, mais elle s'enfonça
Et personne n'arrivait à l'atteindre à travers les couches du mur
Bien qu'on entendît voix et frappements pendant plusieurs jours.
Donc, un nom perdu pendant des siècles, à jamais,
Ses dernières heures inconnues, à personne,
Et le temps qui la portait, dans la couche du pliocène.
Le vrai ennemi de l'homme, c'est la généralisation.
Le vrai ennemi de l'homme, la soi-disant Histoire,
Qui courtise et fait peur par son nombre pluriel.
Ne la croyez pas. Insidieuse et traîtresse,
Elle n'est pas une anti-Nature, comme Marx nous recommandait,
Et si elle est une déesse, c'est d'un Fatum aveugle.
Le petit squelette de mademoiselle Hedvige, un lieu
Où battait le cœur. Voilà ce que je pose
Contre la nécessité, la loi et la théorie.

In *Chroniques*, du cycle « Cinq leçons en vers ».

Tadeusz Rozewicz

Lorsque, en 1946, Tadeusz Rozewicz (né en 1919) publie ses premiers poèmes, un nouvel idiome s'installe dans la poésie polonaise. À certains égards cet idiome fait penser à la concision et à la précision des vorticistes et des imagistes anglais et américains que Tadeusz Rozewicz a lus attentivement. Dans le recueil ***La plaine*** (***Rownina***) qui est d'une importance capitale dans la poésie polonaise, il rompt avec le ton emphatique et avec l'insistance métaphorique et symbolique de ses prédécesseurs. Le déni programmatique de la métaphore caractérise son style. C'est par le dépouillement et par la tension lyrique extrême, accompagnés d'une multiplicité d'images fonctionnelles, que le poète conquiert sa place, une des plus hautes, dans la poésie polonaise. Ses thèmes sont ceux d'un observateur attentif et engagé de l'histoire, de la civilisation, du quotidien et de la poésie. Tout comme Velazquez dans ***Les Ménines*** et certains peintres flamands, Tadeusz Rozewicz s'auto-observe dans l'action. Ainsi, sa poésie est-elle aussi une méta-poésie, un discours auto-réflexif qui scrute ses aléas et ses doutes. Excellent dramaturge et prosateur, Tadeusz Rozewicz se renouvelle sans cesse et sa vitalité créatrice est presque aussi remarquable que celle de Czeslaw Milosz.

J'AI FERMÉ

J'ai fermé ma paume
je l'ai serrée
j'ai arrêté
les ombres

elles passent
à travers les mains
elles coulent
par les doigts

encore elles boivent
encore elles parlent
flammes froides

les lettres arrivent toujours
« sie streiten in der Küche
über eine gestohlene Wurst
und stören mich »
écrivait le 16.3.1913
Franz Kafka
dans une lettre d'amour
à Felice Bauer

je sonne à la porte des morts
ils ouvrent ils ferment
la porte
ouverte

dans des pigeonniers abandonnés
se chauffent
des papillons jaunes
des toiles d'araignée
je t'incitais à ce que Tu
visites l'Italie ensoleillée
mais tu es mort la semaine passée
et on t'a enterré

(24 décembre 1967)

L'AMOUR DES CENDRES

Qu'est-ce qui germe sur les cendres
de Samuel Beckett ?

il y a quelque part dans l'espace
sa respiration qui s'affaiblit
et après une phrase immobile

au début fut la parole
à la fin le corps

Qu'est-ce qui se décompose ?
[qu'est-ce qui souffre ?
la viande encore pleine d'amour
se gâte dans le temps
pue
il faut la mettre dans la terre

Madame Peggy
(dans ses « mémoires sans tact »)
raconte qu'il ne se levait pas du lit
avant midi
elle l'appelait « Oblomov »
je suis mort répondait-il
mais Peggy dit
qu'elle a vécu avec lui
un amour fou

« More pricks than kicks »
à cause de ce titre on l'a chassé
d'Irlande
lorsque je pense à lui
et j'y pense souvent
je sens que de son corps
de sa veste de son pantalon
poussent des algues marines
comme d'un vieux matelas
jeté sur le tas d'ordures
dans une ruelle sans issue
et pourtant il a bougé
il a pris son lit
et il a volé à Berlin
il a mis en scène
trois pièces de théâtre
qu'il a écrites

discipline de fer
chaque mouvement calculé
dans le temps et dans l'espace
chaque grincement des planches de
[bois
chaque respiration sur la scène
et dans la salle
chaque cheveu sur la tête
il n'accordait pas d'interviews
pendant des heures il parlait de la
[soupe
avec la femme de ménage
parfois j'entends sa respiration qui
[s'affaiblit
(le rire ne m'atteint
jamais)
comme si bâillait le manteau de
[fourrure
usé de Sucky Molly

et au lieu des célèbres
« birds of paradise »
de Virginia Woolf
la chambre est remplie de mouches

Narcisse a jeté
un coup d'œil dans le miroir
et il a aperçu la tête
d'un oiseau rapace
il avait évidemment des parents
[inconnus
hélas ! même James Joyce
avait la mère le père la femme les
[enfants
c'est ainsi que ça marche sur cette
[terre de larmes

Jadis je lisais ses poèmes
« sans voix parmi les voix »
des poèmes comme des poèmes
qui vit sans poème

nous ne nous rencontrerons
jamais
dommage
car je l'adore
parce qu'il respire si calmement
en attendant la fin du monde

(1982)

SAGESSE

Rien ne sera jamais
expliqué
rien ne sera rétribué
rien ne sera récompensé

rien jamais

le temps ne guérira rien
les blessures ne seront pas cicatrisées
le mot ne sera pas mis
à la place d'un autre mot

l'herbe ne poussera pas sur les tombes
les morts mourront
et ne ressusciteront pas

le monde ne sera pas fini

la poésie traînera
comme d'habitude
du côté de l'Arcadie
ou bien à l'opposé

Wislawa Szymborska

L'œuvre poétique de Wislawa Szymborska (née en 1923) se caractérise par une grande concision d'expression et d'observation, ainsi que par une ironie joyeusement libre qui n'épargne aucun mythe, ni aucune conviction, fût-elle celle de la plus grande certitude quant au monde ou quant à la vie. Wislawa Szymborska a une pratique paradoxale de la poésie, parfois stratégiquement minarrative, souvent ironiquement anecdotique. L'intelligence s'y auto-observe et la sensibilité y interroge son authenticité et ses frontières. Le vers libre y est savamment construit, chaque mot, chaque pause, chaque mesure du rythme tendant vers une science du poétique qui se méfie de l'artifice formel et de l'épanchement lyrique. Dans sa dimension méta-poétique, la poésie de Wislawa Szymborska cherche à se définir comme discours de l'éloquence nécessaire et juste qui doit maîtriser ses exagérations et connaître ses limites.

UTOPIE

L'île où tout s'éclaire.

Ici on peut se tenir debout sur le terrain des preuves.

Il n'y a pas d'autres chemins à part les chemins d'accès.

Les buissons penchent sous le poids des réponses.

Il y pousse l'arbre de la Supposition Juste
dont les branches sont éternellement désenchevêtrées.

L'éblouissant et *simple arbre de la Compréhension*
à côté de la source qui s'appelle Ah Oui C'est Donc Ainsi.

Plus on avance dans la forêt, plus large s'ouvre
La Vallée d'Évidence.

Et s'il y a un doute quelconque, le vent l'emporte.

L'Écho non appelé enlève la voix

et explique avec vivacité les mystères des mondes

À droite il y a une grotte où repose le sens.

À gauche il y a le lac de la Conviction Profonde.
La vérité quitte le fond et légèrement affleure à la surface.

La Certitude Inébranlable surplombe la vallée.
De son sommet s'étend l'Essence des Choses.

Malgré les appâts l'île n'est pas peuplée,
et les traces de pieds visibles sur les bords
sont tournées, toutes sans exception, vers la mer.

Comme si l'on quittait uniquement cet espace
pour s'enfoncer sans répit dans la noyade.

Dans la vie insaisissable.

LE TERRORISTE, IL REGARDE

À treize heures vingt la bombe va exploser dans ce bar.

Maintenant il est seulement treize heures seize.
Quelques-uns réussiront à y entrer,
Quelques-uns en sortiront.

Le terroriste est déjà passé de l'autre côté de la rue.
Cette distance le protège contre tout le mal
et la scène est tout à fait comme au cinéma :

La femme qui porte un gilet jaune, elle y entre.
L'homme aux lunettes noires, il en sort.
Les garçons en jeans, ils parlent entre eux.
Il est treize heures dix-sept et quatre secondes.
Celui qui est plus petit a de la chance et il monte sur un
[scooter
celui qui est plus grand y entre.

Treize heures dix-sept et quarante secondes.
La fille, elle marche avec un ruban vert dans ses cheveux.
Malheureusement un autobus la couvre soudainement.
Treize heures dix-huit.
La fille n'y est plus.
Était-elle si stupide pour y entrer, ou bien non,
on va le voir lorsqu'on va ramasser les gens.

Treize heures dix-neuf.
Personne n'y entre.
Mais, par contre, un gros et chauve en sort.
Mais oui, comme s'il cherchait quelque chose dans ses
[poches et
à treize heures vingt moins dix secondes
il y retourne pour ramasser ses gants usagés.

Il est treize heures vingt
Le temps, comme il traîne.
C'est probablement maintenant.
Non, pas encore.
Oui, c'est maintenant.
La bombe, elle explose.

LE GRAND NOMBRE

Quatre milliards de gens sur cette terre,
et mon imagination est toujours la même.
Elle se débrouille mal avec les grands nombres.
Elle se laisse toujours émouvoir par la particularité.
Elle vole dans les ténèbres comme la lumière d'une petite
[lampe,
qui éclaire uniquement les premiers visages,
tandis que le reste s'en va dans la cécité perpétuelle,
dans l'impensé, dans l'irregrettable.
Mais cela, même Dante ne pourrait l'arrêter.
Et que dire quand on n'est pas Dante.
Et même si toutes les muses venaient vers moi.

Non omnis moriar — de la peine précoce.
Mais est-ce que je vis toute entière et cela suffit-il.
Cela ne suffisait jamais et d'autant plus maintenant.
Je choisis par élimination, car il n'y a pas d'autres moyens,
mais ce que je rejette est plus nombreux,
est plus dense, est plus pressant que jamais.
Au prix des pertes inouïes — un petit poème, un
[soulagement.

À l'appel insistant je réponds par chuchotements.
Ce que je passe sous silence je ne le dirai pas.
Une souris aux pieds de la montagne maternelle.
La vie dure le temps de quelques signes griffonés sur le
[sable.

Mes rêves — même eux, ne sont pas, comme il faudrait,
[peuplés.
Beaucoup plus de solitude en eux que de foules et de bruit.
De temps en temps y entre brièvement quelqu'un qui est
[mort
depuis longtemps.
Une main fait bouger la poignée.
La maison vide se couvre d'échos, constructions attenantes.
Je quitte le seuil pour courir dans une vallée
calme, anachronique, sans propriétaire.
D'où vient cet espace en moi — je ne le sais pas.

Miron Bialoszewski

Miron Bialoszewski (1922-1984) est inclassable, bien que sa poésie, tout comme sa prose, dévoile sans le moindre complexe ses mécanismes langagiers et thématiques. La matérialité du monde et son *objectalité* sociale et intime constituent un fond, une surface topographiquement riche et différenciée vers laquelle se dirigent le corps, les sens, le regard et l'intelligence du poète. Constantin Jelenski observe à juste titre que « Bialoszewski élabora lentement une cosmogonie personnelle, dominée par l'opposition de la parole et de l'objet qui se transforment et se déforment mutuellement sans répit » (*Anthologie de la poésie polonaise*, L'Âge d'Homme, 1981). Observateur naïf, guetteur des moindres signes extérieurs et intérieurs qui l'attachent au monde et à lui-même, joueur raffiné qui cache son jeu par la banalité savante du ton et des manières poétiques, Miron Bialoszewski décrit et cultive tout un univers de sentiments uniques, *irrépétables*, propres à sa psyché baladeuse qui se promène dans les territoires de province et de métropole. Le lexique de Miron Bialoszewski est inventif et toujours fonctionnel, car il célèbre la totalité émotive et somatique du sujet humain foncièrement authentique, c'est-à-dire sincère, multipliant en lui des réflexes mimétiques. Le moi lyrique, anti-lyrique de Miron Bialoszewski porte et thésaurise le sens de l'observation de ce citoyen du monde à part entière ; ainsi aucune autorité ou sainteté, ni aucune institution ne peut résister à son scalpel poétique. Sa poésie et sa prose expriment de façon incomparable, « rugueuse » et spontanément naturelle, l'autodevenir du sujet qui « se prend pour un poète » et qui ausculte aussi bien le monde que son corps dans un dialogue permanent avec la mort.

Miron Bialoszewski

À PROPOS DE MON ERMITAGE AVEC APPEL

1

Ô mur, je ne suis pas digne,
que tu me nourrisses de la stupéfaction...
Et toi-fourchette...
Et vous-poussières...

Mais comment ne pas succomber
à ta pyramide de mon aliénation ?
et à tes — raisonnances du nom
qui farcit
la pâte de mon oreille ?
et à vos chemins-de vous-mêmes gris
où vous m'amenez, moi-aussi ?

Oui
dans mon ermitage sont tentés :
la solitude
la mémoire du monde
et le fait que je me prends pour un poète.

Je m'étonne
et j'étonne moi-même
et je commente sans cesse les vies de mon entourage.

Ainsi la nuit
quarante jours s'écoulent
ou tout un anachorète,
et ces vanités
appétits
désirs frivoles
font de moi un nid.

2

Aucun corbeau ne m'apporte du pain,
et la grotte porte un numéro,
un arbre de ficelles est pendu,
il fleurit par le papier,
fleurit le candélabre par les pieds de table
et l'autre lustre est véritable.

En définitive, je communique avec les hommes.
Je n'écris pas uniquement pour les armoires.
Sois ainsi — ô moi — bossu
La bosse d'humilité contre mes compatriotes
et la bosse d'entente.

Comprenez dans l'obscurité :
retentit la couronne d'argent de la table,
on entend la ville par biais et abrégés.
Allumez la lumière :
est-ce que chacun de vous ne remuera pas
alors — dans le verre jaune,
qui est
effleuré par une dimension et demie ?
Éteignez la lumière :
voici le magasin de contemplation,
tout entier, tu es couvert d'un cœur,
acquitte-moi !
Mets, mettez les fleurs de papier dans les bouilloires,
tirez les cordes à linge
et les cloches à chaussures
pour la kermesse de la poésie
pour un incessant étonnement solennel.

ON VA CHEZ LA TANTE ADALBERTE

Chez celle
qui n'aime pas dormir la nuit
elle ouvre une armoire
— si quelque chose en tombe
je ne le ramasse pas
je l'y laisse
je le piétine même

Adalberte est assise
— il me fait plaisir
je suis ... owska
— C'est Miron
— Ah, Miron.
Elle est sortie.
Elle revient s'étant changée,
joliment fardée,
une autre personne
elle s'est assise.

Je raconte quelque chose
— Mais dis-donc, toi tu peins
Par les mots.

De nouveau elle sort.
— Elle veut te lire quelque chose.

(La poétesse
D'ici.)

Je vois par la vitre de la porte :
une silhouette
qui s'ajuste devant quelque chose.
Elle revient avec un manuscrit.
Elle lit.
Maman, après quelques strophes
— c'est trop long.

Elle termine. J'écoute.
Je dis
— maman a raison ; je le juge dans la convention
dans laquelle cela a été écrit.

— Alors encore un poème, sur commande.

Maman
— oh

— Je le connais par cœur.
Elle le dit.

Moi :
— Ces choses concrètes, après la rupture, ça va,
et ce qu'il y a à la fin, monumental, le rite amoureux ;
au milieu, c'est moins bon, ce mur qu'on embrasse, des
vagues, le lecteur ne sera pas touché. L'art existe d'un
homme à l'autre.

Oh, une telle critique je ne l'ai jamais entendue,
je t'en remercie.

LA FORÊT

Une pancarte :
« Attention, la forêt ! »

---

300 ANS DE VICTOIRE
à *Garwolin*
sur un poteau.

Je calcule.

Je n'y arrive pas.

JE ME BALADE, JE TOURNE
DANS CETTE GARWOLIN
que faire, que faire ? de la saturation ?
le coiffeur
— comment dois-je vous couper les cheveux
— en brosse.

LE MONDE marcha
marcha
s'assit
colla à l'éternité

et ils étaient heureux
sans témoin
pour toujours.

---

de vieilles cultures entourées de chants
d'images, vivantes et pratiquées,
ont en elles toujours beaucoup de gagas

Les arbres se sont mis debout dans la mer.

Alors, bon...

L'éternité est sèche.
L'éternité est mouillée.
L'éternité est sèche.
L'éternité est mouillée.

---

crève le mot
et l'ironie

la dernière ride
de la non-multiplication des émotions

le calme

---

se mettre jambes en l'air
vers le ciel
prendre de l'élan
et s'envoler.

Aleksander Wat

Aleksander Wat

Aleksander Wat (1900-1967) aura été une grande surprise de la littérature polonaise. Depuis ses premières œuvres des années vingt, qui sont d'un avant-gardisme extravagant, il s'est acheminé, dans les années 50, vers la grande poésie, où le ton simple et direct se conjugue à l'angoisse métaphysique. Débutant en 1926 par un recueil de récits, d'inspiration futuriste, ***Lucifer en chômage***, intellectuel de gauche, il sera entraîné en 1940, du côté russe, dans les cruelles vicissitudes de la Seconde Guerre mondiale et il séjournera dans quelques prisons soviétiques, connaîtra la torture morale et physique, tombera gravement malade pour terminer sa vie en Occident. Grâce à Czeslaw Milosz, qui s'est entretenu avec lui de ses années passées involontairement en Union Soviétique, nous pouvons lire ***Mon siècle*** (De Fallois/L'Âge d'Homme, traduit par Gérard Conio et Jean Laparige) qui est un témoignage exceptionnel de la « vie inhumaine ». En 1957, Aleksander Wat publie un recueil de poèmes qui reçoit le grand prix littéraire de la revue *Nova Kultura*. On connaîtra ses ***Poèmes méditerranéens***, où frappe la diversité des tons et des mesures poétiques. La poésie d'Aleksander Wat postérieure à sa période avant-gardiste s'abreuve aux sources classiques et romantiques. Goethe, la peinture de Dürer, de Holbein, de Bosch, la musique de Bach constituent une inspiration explicite de son discours où domine le ton de la causerie existentielle, où les archétypes et les symboles classiques et atemporels se transforment en confession lyrique et en journal métaphysique. La poésie d'Aleksander Wat est une interprétation *infinitésimale* du monde en termes d'expériences politiques et humaines qui invite à repenser le choc, la terreur et la cruauté de la condition humaine.

DEVANT L'AUTOPORTRAIT DE DÜRER À WEIMAR

(EN DEUX VARIANTES)

1

Ton corps devient vert d'effroi
quand tu te réveilles la nuit. Pour affronter la terreur
dignement,
tu te mets tout nu devant le miroir avec une bougie dans la
[main.
Chaque fibre de ton corps
s'évanouit d'épouvante
tremble de peur.
Comme il est terrible de rencontrer la nuit sa
[propre image,
quand on te réveille la nuit : « Viens », on crie,
[« Viens, mon chat ».
Et après sans façons :
[« Reviens ! »
Comme si un caporal s'adressait à une recrue qui aimerait
quitter le champ de bataille,
En vain.
Les fours sont déjà allumés. Les fumées vont au
[ciel.
« Reviens »
ordonne le caporal. Et tu sais que c'est nulle part.
Dans le néant.
Qui est l'enchevêtrement d'effrois
et fait dresser les cheveux sur la tête de la Méduse
[préarchaïque.

2

« D'où viens-tu ? » — « De la mort ». — « Où vas-tu ? » « À la
[mort ».
« Et toi ? » — « De la vie. À la vie. »
« Qui es-tu ? — Je suis Toi. »
Comme dans le miroir :
tu es mon reflet.
Ou à l'envers.
— « Comment savoir, qui est le reflet de qui ? »
— « Tu ne le sauras pas. Il n'y a pas de miroir »

Il n'y a pas de miroir. Et pourtant je vois mon corps effrayé
baigné lentement par les frissons dégoulinant d'angoisse
dans la verdure liturgique de la bougie.
Il n'y a pas de bougie. Il y a uniquement l'ensorcellement.
Il y a uniquement un écho qui ne sait pas de qui il est l'écho ?
Est-il vraiment l'écho de quelqu'un ?
Il entend toujours seulement sa propre voix.
il renaît toujours de lui-même seulement, Phénix étrange,
la parténogénèse éternelle de phénomènes.
Où ? À la mort. Où ? À la vie.
Il y a seulement le moi, mais même le moi ne sait pas à qui il
[appartient ?
Est-ce que le moi appartient à quelqu'un ?
Et l'espoir ? L'espoir, oui, il parle comme un petit oiseau la nuit,
lorsque toutes les voix se sont tues, lorsque tout s'est endormi,
lorsque tout est mort et tous les espoirs se sont évanouis.

(Paris, juillet 1956)

NOCTURNES

3

« Was spricht die tiefe Mitternacht »
Nietzsche

Que dit la nuit ? Rien
ne dit. La bouche
de la nuit est murée.
Le jour — oui. Il parle.
Sans césures, sans hésitation, sans une seconde
de réflexion. Et il parlera ainsi
jusqu'à ce qu'il tombe et meure
d'épuisement.
Et pourtant j'ai entendu un cri
la nuit. Chaque nuit. Dans la célèbre
prison de Loubianka.
Quel beau contralto. Au début
j'ai pensé que Anderson Marian
chantait des spirituals. Mais c'était un cri,
même pas un cri au secours. En lui
il y avait le commencement et la fin
si bien réunis qu'il était impossible de dire où
la fin finit où
le commencement commence. C'est
la nuit qui crie.
Bien que sa bouche
soit murée.
C'est la nuit qui crie. Et après
le jour commence ses tralala
jusqu'à ce qu'il tombe et meure

d'épuisement.
La nuit — celle-ci ne mourra pas.
La nuit ne meurt pas
bien que sa bouche
soit murée.

(Saint-Mandé, le 5 novembre 1956)

4

« But what we know we know is what
you knew we knew you knew we knew »
Margaret Mastermann
Misunderstanding in the lady Chapel

Peut-être savons-nous mais quoi
ou plutôt
nous savions quelque chose
nous savions
mais cela
cela comme du plomb
tomba au fond des eaux
de l'oubli.
Et la clarté sème des ignorances
dans les eaux noires.

Peut-être nous savons que nous savions.
Peut-être nous savons
que nous savons
que nous savions !
ce dont nous sommes indignes de savoir
ce dont il nous est interdit de savoir.
Peut-être nous savons que nous savions que nous savons
[quelque chose
ce que nous savions que nous ne savons pas savoir —
mais quoi
mais quoi
mais quoi
mais quoi

(La nuit de décembre 1956)

ARITHMÉTIQUE

Lorsque tu es seul
ne crois pas que tu es seul.
Il (elle) est toujours avec toi.

Où que tu ailles,
partout il ira avec toi.
Le chien le plus fidèle n'est pas aussi fidèle ;
L'ombre disparaît parfois
Il (elle)-jamais.

Cette fille rousse qui se tient contre la porte de l'hôtel
et avec elle — ce n'est pas un sosie — c'est elle, cette autre.
Ce vieillard qui comme un chat glisse derrière elle
et avec lui son camarade inséparable.
Ces deux sur le lit en contorsions.
Et ceux-ci au bout du lit, attendent têtes baissées, tristes.

(Paris, juin 1956)

Artur Miedzyrzecki

La poésie d'Artur Miedzyrzecki (né en 1922) est une synthèse réussie des forces sinon contradictoires du moins multiples qui en déterminent la substance et la forme. Entrent dans sa diction lyrique l'érudition, la culture, l'intelligence du grotesque de la vie, du kitsch et de la banalité, la dénonciation des pseudo-valeurs, les réminiscences de la seconde guerre mondiale, la réflexion historique, le sens du patriotisme et de la polonité. La démarche poétisante d'Artur Miedzyrzecki est fondée sur une volonté de transmettre des messages complexes, polysémiques. Dans ce jeu de messages, le poète se découvre une double mission : témoigner d'une intelligence sensible et dialectique du monde, qui est entropiquement chargé de faits et de valeurs contestables et problématiques, et écrire de la poésie qui, tout en enregistrant les séismes historiques et la porosité de la vie, doit être elle-même, un objet esthétique autonome, un discours qui affiche volontairement sa littérarité. Artur Miedzyrzecki a beaucoup appris chez les plus grands poètes de la modernité, Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire ; il a aussi lu, compris et intégré à son discours quelques-uns parmi les poètes les plus originaux du XX^{e} siècle dont Wallace Stevens, Ossip Mandelstam, E. E. Cummings, Eugenio Montale. Le ton d'Artur Miedzyrzecki est souvent ironique. Sa vision tend vers un détachement quasi cathartique par rapport à la réalité ; parfois il a recours à des prosaïsmes et au langage des philistins et des parvenus qui sont quasi-protagonistes de ses poèmes. Sa poésie est d'un grand raffinement intellectuel et formel. Elle vise à transformer les signes du monde en l'énonciation poétique qui s'appuie sur sa polyvalence fondatrice puisqu'elle met en scène des voix, des tons, des registres, de la matière et des structures polymorphes et polyphoniques. Artur Miedzyrzecki orchestre savamment ses messages et joue avec adresse sur une certaine désinvolture du ton et de l'imaginaire qui caractérise son entreprise discursive. Le rang de cette poésie n'a pas encore été reconnu à sa juste valeur. Mais sa place dans la poésie polonaise est d'ores et déjà significative.

QUE SAIT LE POLITOLOGUE

Que sait le politologue ?
Le politologue sait quel mouvement est à la mode
Il connaît la conjoncture
L'histoire des doctrines

Qu'est-ce qu'il ne sait pas ?
Le politologue ignore le désespoir
Ne connaît pas le jeu qui consiste
À abandonner le jeu

Il ne soupçonne pas
Que les changements irréversibles
Arrivent on ne sait pas quand
Comme le glaçon flottant qui éclate

Que la richesse naturelle
C'est la conscience des lois dignes
La capacité d'enchantement
Et le sens de l'humour

(1981)

UN VÉNITIEN

Que savons-nous du poète Grassi, le Vénitien ?
Rien ou autant que rien
Et pourtant il était célèbre dans son époque romantique
Il a introduit dans ses poèmes le parler plébéien
Les gondoliers chantaient ses chansons
Il était adoré au salon et dans la rue
Ce carbonaro et patriote
L'ami de Mazzini
Le rossignol de la Jeune Italie

En ce qui me concerne : je le vois quelques fois
Il me suffisait jadis de chuchoter d'une voix blanche
Ô creature fragili
Ô anni lontani
Pour que je l'aperçoive dans la lueur spectrale des bougies
Comme il se lève pour me faire de la place à table
Dans une taverne fermée depuis un siècle
À côté Ponte dei Dai
Ça sent la fumée le vin et le cimetière.

PRISONNIER

Elle le désire il couche avec elle
Elle couche avec lui il la quitte
Ils l'invitent il vient
Ils le tuent il est mort
Ils l'invoquent il est vivant
Ils le couvrent de terre il est cadavre
Il était leur copain leur coussin et leur brosse à chaussures
En sortant sa tête du trou il écoute dignement
Il dit : bien sûr il était moi mais il ne l'est plus
Ils l'apostrophent alors à juste titre
Ce n'est pas le temps de blaguer
Laisse tomber cadavre ton orgueil du cœur
Nous sommes venus ici en bande Jojo
Va t'habiller en pantalon importé
Jusqu'à présent tu te fichais peut-être de nous
Mais maintenant tu ne te ficheras pas de nous
Le copain Polo fera une découpure
De tes chichis opinions et suppositions
Pour la femme de Polo tu es hérédia
Et l'hérédia nous savons ça compte
Elle ils Jojo Polo Méla
L'énumération n'est jamais interrompue
Et sur qui ça tombera sur toi
De s'enfuir l'enfer le ciel deux feux
Et de retourner avec les trous de mémoire

LA FIN DU JEU

Au lieu de devenir la souveraine des royaumes réunis
Ce que mentionnaient occasionnellement les conseillers de
[son père
Au lieu de consacrer la vanité de ses prévisions
À la cause de cette grande génitrice de l'histoire où à la vue
Du monde entier se noue la progéniture de la dynastie
Et même le premier embryon peut être assuré de son
[bonheur le plus profond
Que son règne garantira un jour aux masses de ses sujets
Au lieu d'être à la hauteur de ses devoirs élémentaires de
[souveraine

Ce que son père lui rappelait de nombreuses fois
La toute jeune Wanda rejette la déclaration d'amour d'un
[prince puissant
Et saute dans la Vistule

Le jeu est alors interrompu
Commence un siècle sombre
Et il n'y a même pas de chroniqueur qui aura enregistré
Le dialogue du Créon polonais avec une Antigone polonaise

Nous tous d'elle
Sur cette terre des sauts suicidaires
Où tant de fois il n'y avait pas d'autres solutions
Et il y a toujours tellement de lacunes dans la
[documentation

SÉPARATIONS

Le bannissement dans la rime
Dans la fumée après la fumée
Le bannissement dans la rime dans le bannissement
Lorsque les symboles s'en vont dans la forêt et les choses
[changent leurs noms
Et les phrases tombent en morceaux
Les comparaisons se résolvent

Le bannissement dans les noms des noms
Dans la fossilisation du lieu commun
Des prés vers les adieux à la glace
Dans le Moi — le Monde — le Cinéma
Dans le miroir sourd-muet
Des symétries sans fond
Dans le détachement des soupirs du gosier
Des feuilles du tronc

Le bannissement d'un autre bannissement dans le
[bannissement
De la rime dans la rime
Dans le sens polysémique du sens
Dans le synonyme
De Rome à Rome-taverne
D'une caverne à la caverne de la langue
Où tu dis un mot et on te met un bâton dans l'œil
Et le lis pousse en haut à merveille
Un petit oiseau s'envole dans le bois d'aubier
Le bannissement dans la rime
Dans un échodouble au rythme de ton souffle
Dans les marées des mers en respiration
Le bannissement dans la singerie
Dans l'exorcisation des éléments par le rire
Dans la vérité du plâtras de Ninive
Dans l'ironie magique

Dans les divans de Fergane
Dans la circonstance hypervisitée

Le bannissement au diable qui dit bonne nuit
Et il souffle les glaciers comme les chandelles
Lorsque le rêve dérive de la couronne boréale
Dans les vallées paradisiaques de lilas et
Les Héliotropes d'Europe
Les balcons de Vérone
Dans les signes assignés de la stupéfaction
Dans les voyages stellaires des présages
Et il retourne au nord du réveil
Vers les genévriers pâlis

Le bannissement dans le souvenir du souvenir
Dans la rose de verre
Dans l'écho de la rosée
Lorsque une autre voix se met à chanter dans un autre
[chœur

L'aube point
L'ordre se disperse

Zbigniew Herbert

La poésie de Zbigniew Herbert (né en 1924) est « méditative », mais c'est d'une méditation définitive et foncièrement philosophique qu'il s'agit dans la mesure où le poète sait inscrire dans son poème les fins ultimes et les problèmes essentiels en leur donnant un éclairage tantôt subjectif, tantôt ironique comme dans les poèmes du cycle *Monsieur Cogito*. La poésie de Zbigniew Herbert est classique par sa tonalité réflexive et par ses références fréquentes et très orientées aux mondes classiques grec et latin. Elle est aussi moderne, archimoderne, par sa façon de penser le monde et le sujet humain *hic et nunc*. Le poète manie à la perfection l'ironie constatative et l'auto-ironie relativisante. Ses valeurs sont atemporelles, indépassables, mais ses observations sont profondément ancrées dans l'histoire dont le cauchemar hante le sujet lyrique, mais sur un mode différent de celui de Tadeusz Rozewicz, par exemple, qui a su dire l'horreur de l'histoire d'une façon plus factuelle et plus tragique tout en sauvegardant une discipline lyrique ou méta-lyrique remarquable.

VOYAGE

1

Si tu pars en voyage qu'il soit un long voyage
une pérégrination d'apparence sans but un errement dans
l'obscurité
pour que tu connaisses non seulement par les yeux mais
[aussi en
touchant la rudesse de la terre
et pour que tu te mesures au monde par toute ta peau

2

Noue l'amitié avec un Grec d'Éphèse avec un Juif
[d'Alexandrie
ils te mèneront à travers des bazars endormis
villes de traites cryptoportiques
là-bas au-dessus d'un athanor au-dessus d'un tableau
[d'émeraude
se balancent Vasileos Valens Zosima Geber Filathète
(l'or s'évapora la sagesse resta)
à travers le rideau entrouvert d'Iside
à travers des corridors comme des miroirs encadrés dans
[l'obscurité
des initiations silencieuses et des orgies innocentes
à travers des galeries abandonnées des mythes et des
[religions
vous atteindrez les dieux nus sans symboles
morts c'est-à-dire éternels à l'ombre de leurs monstres

3

Si tu apprends tu devras taire ton savoir
à nouveau apprends le monde comme le philosophe
[ionique
savoure l'eau et le feu l'air et la terre
car ils resteront lorsque tout passera
et ne restera que le voyage bien que ça ne soit pas le tien

4

Et c'est alors que ta patrie te paraîtra petite
un berceau un canot attaché à une branche par un fil des
[cheveux de ta mère
lorsque tu évoqueras son nom personne de ceux assis
auprès du feu ne saura dire derrière quelle montagne elle se
[trouve
quels arbres elle met au monde
puisque en réalité il lui faut si peu de tendresse
répète avant de t'endormir les sons ridicules de ta langue
« ze » — « czy » — « sie »
« que » « est-ce que » « se »
avant de t'endormir souris à une icône aveugle
aux raiforts sauvages près du torrent aux brindilles à la
[basse prairie
la maison passa
il y a un nuage au-dessus du monde

5

Découvre la vanité de la parole la puissance du geste
royal l'inutilité des concepts la pureté des voyelles
par lesquelles on peut tout exprimer le regret la joie
l'éblouissement la colère
mais ne te fâche pas
accepte tout

6

Qu'est-ce que cette ville, cette vallée, cette rue, ce fleuve
le rocher qui pousse sur la mer qui ne cherche pas à être
[nommé
et la terre est comme le ciel
les poteaux indicateurs des vents des lumières hautes et
[basses
les ardoises se sont transformées en cendres
le sable, la pluie et l'herbe ont égalisé les souvenirs
les noms sont comme la musique tranparents et sans
signification
Kalambaka Orchomenos Kavalla Levadia
l'horloge s'arrête et dorénavant les heures sont noires
[blanches ou bleues
sont imbibées de pensées et te font perdre les traits du
[visage
lorsque le ciel te mettra son cachet sur la tête
que peut dire aux mauvaises herbes l'inscription cannelée
rends la selle vide sans regret
rends l'air à quelqu'un d'autre

7

Donc si cela doit être un voyage qu'il soit long
un voyage vrai qui n'ait pas de retour
la répétition du monde un voyage élémentaire
une conversation avec les éléments une question sans
[réponse
un pacte forcé après la bataille
une grande réconciliation

LES MAINS DE MES ANCÊTRES

Continuellement travaillent en moi les mains de mes
[ancêtres
étroites fortes osseuses les mains habituées à monter en
[selle
à manier un glaive un sabre une épée

— Oh combien sublime est le calme — d'un coup mortel

Que veulent dire les mains de mes ancêtres
les mains olivâtres d'outre-tombe
que je ne me laisse pas soumettre
ainsi travaillent-elles en moi comme dans une pâte
dont on fera du pain noir

Mais ce qui dépasse mon imagination
c'est qu'elles me mettent rudement en selle
et mes pieds dans l'étrier

MADEMOISELLE CORDAY

Dans une parure plombée comme un rocher — Charlotte —
[un chapeau de
paille les rubans bien serrés sous le menton — se penche sur
[Marat
et plus vite qu'une étoile filante — rend la justice

Dehors le vacarme de la ville Les tambours de la Révolution
Et plus loin-une forêt-un champ-un ruisseau-des nuages en
[plumes
-des révérences de l'air-du lupin-de la mauve

Et tout était normal
ce jour irréversible

Rigidement droite avançait Mademoiselle Corday
habillée — puisque la cour l'a exigé — en robe de parricides
à travers les foules hurlant à travers les trognons jetés à la
[figure
elle allait à l'exécution ce jour humide à travers Paris
parmi les blasphèmes mais comme si elle portait une
[couronne
sur ses cheveux coupés court

Elle mérite un monument ou au moins un obélisque
puisque tout entière elle sort des temps mythiques
lorsque les auteurs grecs ou romains
et les lecteurs auprès d'une lampe d'olive ou auprès d'une
[chandelle
concluaient un pacte et croyaient fermement
que la défense de la liberté est une chose louable

La nuit Mademoiselle Corday lisait Plutarque
on prenait les livres au sérieux

CHARIOT

Que fait
ce vieillard centenaire
au visage d'ancien livre sacré
aux yeux sans larmes
aux lèvres serrées
qui surveillent les souvenirs
et les grognements de l'histoire

maintenant que
les montagnes hivernales
s'éteignent
et Fujiyama entre dans la constellation d'Orion
Hirohito
le vieillard centenaire — l'empereur dieu et fonctionnaire
— écrit

ce ne sont pas des décrets
de grâce
ni des décrets de colère
nominations
des généraux
il ne s'agit pas
de tortures sophistiquées
c'est un poème
pour le concours annuel
de la poésie traditionnelle

cette année le thème
du concours est le chariot
et la forme : la digne tanka
cinq vers
trente et un pieds

« en montant dans le train
des chemins de fer d'état
je pense au monde
de mon grand-père, l'empereur Meiji »

poème
d'apparence convenable
avec un souffle retenu
sans que les joues ne rougissent de fausse pudeur

un poème différent
des créations modernes
mouillées sans honte
pleines d'hurlements de triomphe

cette bagatelle
sur les chemins de fer
sans mélancolie
sans hâte avant un long voyage
et même
sans espoir et regret

je pense
à Hirohito
avec le cœur serré

à son dos courbé
à sa tête figée
à son visage de vieille poupée

je pense à ses
yeux secs
petites paumes de main
sa pensée lente
comme une pause entre
deux appels
d'une hulotte

le cœur serré
je pense
à l'*avenir imprévisible*
de la poésie traditionnelle
est-ce qu'elle disparaîtra
derrière l'ombre de l'empereur

fugace
insignifiante

ROVIGO

LA GARE ROVIGO. Des associations imprécises. Un drame
[de Goethe
ou bien quelque chose de Byron. Je passais par Rovigo x —
[fois
et justement la énième — fois j'ai compris
que dans ma géographie intérieure c'est un lieu
particulier bien qu'il soit moins important que
Florence. Jamais je ne l'ai touché du pied
et Rovigo s'approchait ou s'éloignait toujours

Je vivais alors d'amour pour Altichieri
de l'Oratoire San Giorgio à Padoue et pour Ferrare
que j'aimais puisqu'elle me rappelait la
ville pillée de mes ancêtres. Je vivais suspendu
entre le passé et le moment présent
crucifié maintes fois par le temps et l'espace

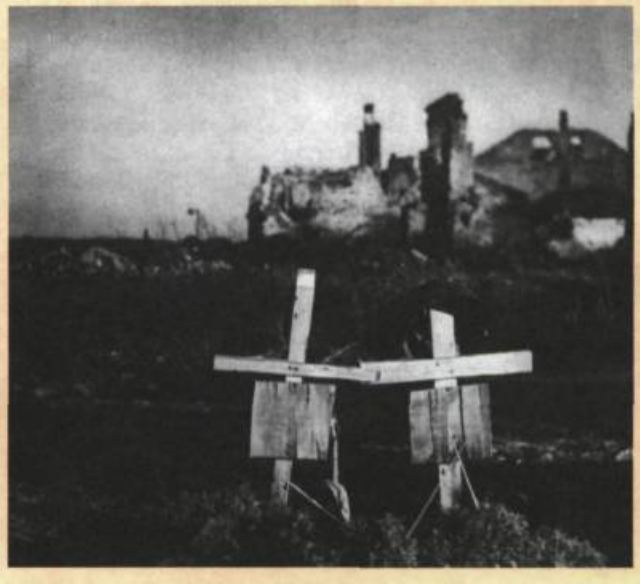
Et pourtant j'étais heureux profondément confiant
que le sacrifice ne serait pas vain

Rovigo ne se distinguait par rien de particulier c'était
un chef-d'œuvre de la moyenne des rues simples des
[maisons laides
mais devant ou derrière la ville (suivant la direction du
[train)
soudain dans la plaine apparaissait une montagne —
[coupée par une
carrière rouge qui ressemblait au jambon festif entouré de
[chou frisé
outre cela rien qui pourrait amuser attrister ou faire
[réfléchir l'œil

Et pourtant c'était une ville de sang et de pierre — tout à
[fait comme
les autres une ville où quelqu'un est mort hier quelqu'un est
[devenu fou quelqu'un a toussé désespérément durant
[toute la nuit

ROVIGO QUELLES CLOCHES T'ACCOMPAGNENT QUAND
TU APPARAIS

Réduite à la gare à la virgule à une lettre barrée
rien que la gare-*arrivi-partenze*
et pourquoi je pense à toi Rovigo Rovigo



Varsovie en 1945, photographiée par Leonard Sempolinski.